



Éric Guichard (dir.)

Écritures Sur les traces de Jack Goody

Presses de l'enssib

Culture et technique

Jack Goody

Anne Robatel

DOI : 10.4000/books.pressesenssib.1962

Éditeur : Presses de l'enssib

Lieu d'édition : Presses de l'enssib

Année d'édition : 2012

Date de mise en ligne : 20 juillet 2017

Collection : Papiers

ISBN électronique : 9782375460504



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

GOODY, Jack. *Culture et technique* In : *Écritures : Sur les traces de Jack Goody* [en ligne]. Villeurbanne : Presses de l'enssib, 2012 (généré le 01 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pressesenssib/1962>>. ISBN : 9782375460504. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pressesenssib.1962>.

+++++

CULTURE ET TECHNIQUE ¹

+++++

Éric Guichard souhaite traiter la question importante de la relation entre la technique, la culture et l'écriture. Permettez-moi de laisser de côté la technique puisque je pense que l'écriture n'est pas autre chose, en tant que technologie (technique) de l'intellect. Elle permet à notre intellect de faire des choses plus compliquées. Les différences entre moi et un Africain non alphabétisé comme ceux que j'ai étudiés en Afrique de l'Ouest ne s'expliquent pas du tout en termes d'opposition entre mentalité primitive et mentalité moderne, surtout si l'on envisage la mentalité comme une variable et non comme une constante génétique ou même culturelle. Permettez-moi de proposer une illustration de ce fait tirée de mon expérience. J'ai travaillé avec une communauté qui, chaque année (ou tous les quatre ans dans le cas d'un lignage particulier), réalisait le Bagre, un ensemble de cérémonies qui incluait un rituel d'initiation et la récitation d'un long mythe censé témoigner de la « pensée mythopoétique » d'Ernst Cassirer, de la « pensée sauvage » ou du « bricolage » de Claude Lévi-Strauss, voire de la pensée non logique de Lucien Lévy-Bruhl. J'ai assisté à ces cérémonies et les ai enregistrées, retranscrites et traduites avec mon ami Kumboono Gandah. Surnommé « Kum », ce dernier était l'un des premiers de la région à avoir été scolarisé ; mais il avait également été initié au Bagre durant les vacances. Le calendrier des cérémonies avait, en effet, été adapté afin que lui et d'autres écoliers puissent y participer car son père, le chef de l'administration, un homme puissant sur bien des plans, souhaitait initier ses nombreux fils (et certaines de ses filles). Kum devint plus tard une personnalité importante et nous retournâmes ensemble au Ghana pour enregistrer les représentations.

Je décrirais la récitation connue sous le nom de Bagre comme un mythe qui présente de nombreuses caractéristiques typiques des longs poèmes oraux. Kum « croyait » sans aucun doute à l'efficacité du Bagre et à l'importance du mythe lui-même. Cela ne l'empêcha pas de se convertir à l'islam (façon, selon moi, de marquer son opposition au christianisme

1. Comme indiqué dans l'introduction, nous avons décidé de clore cet ouvrage par la conférence que Jack Goody donna le 4 juin 2008 à l'enssib, dans le cadre de l'Atelier Internet Lyonnais (AIL).

des autorités coloniales), de devenir un homme politique important au sens moderne du terme avant de se réfugier à Londres, où il suivit des cours de haut niveau en statistiques et en philosophie des sciences. Il trouva ensuite un emploi dans les chemins de fer britanniques où il élaborait les horaires et s'occupait de statistiques, puis travailla pour la brasserie Guinness, également comme statisticien. Parallèlement, il continuait de m'aider à traduire le Bagre.

Or l'expérience de Kum est celle de milliers d'Africains. D'après moi, elle montre que nos discussions sur les mentalités primitives ne tiennent tout simplement pas la route. La différence entre l'homme que Kum était autrefois et celui qu'il est devenu ressemble à la différence que nous observons en général entre le monde oral de notre petite enfance (dans notre cas, il s'agit d'un monde lecto-oral car il inclut déjà la littératie) et le monde de l'écrit. Cette différence n'est pas le produit d'une mentalité (prise dans un sens génétique), ni même peut-être de la culture (dans son sens communément accepté). Le sens dans lequel Kum a transformé sa « culture » est complexe. Ce qui l'a changé, du fait de sa scolarisation, c'est la technologie interne (de l'intellect) qui l'avait doté, pour l'essentiel, de la parole écrite. Cela induit un « changement culturel » qui touche toute la société, non comme si une culture spécifique se modifiait ou émergeait, mais en les termes très généraux de la culture humaine (le « comportement appris », dirait Ruth Benedict). Il va sans dire qu'avec l'introduction de l'écriture et des livres, l'apprentissage devient un processus entièrement différent. Les écoles telles que nous les connaissons n'existent que par l'écriture : bien qu'on parle parfois des « écoles de brousse » et de la socialisation dans les sociétés purement orales, les écoles du niveau primaire existent principalement pour enseigner l'alphabet et ce que nous appelons en anglais les 3 R : lire, écrire et compter (*Read, wRite, aRithmetics*) – l'« éducation » se distinguant ici de la « socialisation ».

Kum était passé par ce processus douloureux, bien différent de l'expérience de ses « frères illettrés », comme il disait, mais il participait néanmoins aux mêmes rituels qu'eux et reconnaissait croire un peu en certaines modalités de la sorcellerie, sans être exclusivement confiné à l'un de ces deux univers. S'il pouvait se comporter conformément au régime de sa société essentiellement orale, ses activités étaient nécessairement influencées par sa culture de l'écrit. Et il pouvait tout autant débattre de philosophie des sciences. Sa vision de l'histoire, parce qu'il l'avait étudiée à l'école, différait assurément de la connaissance du passé transmise par

la tradition locale et le mythe. Mais, de façon plus générale, sa conception du temps avait été influencée par l'univers de l'écrit.

Il ne s'agit donc pas de dire que Kum rejeta la culture orale dans laquelle il avait d'abord été élevé mais plutôt que les formes écrites de la communication et de l'apprentissage sont venues s'ajouter à son premier bagage. Ceci me paraît important quand nous considérons les effets de la littérature car nous devons évaluer la façon dont ils opèrent sur le « long terme ». Nombreux étaient ceux qui croyaient encore à la sorcellerie dans l'Europe et l'Amérique du XVII^e siècle, comme en témoigne la pièce d'Arthur Miller sur les sorcières de Salem. Pour autant, il ne fait, selon moi, aucun doute que l'effet de longue durée précité se déploie au niveau sociétal, même si les « sorcières » et les croyances qui leur sont associées ont toujours une actualité. C'est pourquoi, à certains égards, la distinction entre la culture des gens éduqués et de ceux qui le sont moins, pour importante qu'elle soit, n'est pas insurmontable.

Dans quelle mesure peut-on parler d'une différence entre les opérations effectuées par Kum et celles de ses frères illettrés ? Pour lui comme pour eux, elle était importante. Mais souvenons-nous que chaque membre de la communauté, qu'il fût alphabétisé ou non, avait commencé sa vie dans un contexte totalement oral, malgré l'étendue de l'abîme qui avait ensuite séparé Kum et ses frères. Cet abîme ne se traduisait pas en termes d'incapacité à communiquer, ni même à partager des moments, mais en termes de différence de savoir et de réalisation. Une telle disparité sociale a existé dans toutes les sociétés qui disposaient de l'écriture, de l'âge du bronze jusqu'à la fin du XIX^e siècle, où les individus sachant lire et écrire étaient fort minoritaires. Pour autant, cette minorité a largement contribué à l'avènement de la nouvelle civilisation de l'âge du bronze entendue au sens littéral du terme. Je ne veux pas dire par là que la majorité de la population somnolait, loin de là. Mais dans son ensemble, elle recevait de façon relativement passive une grande partie de la « culture ». La Bible et l'œuvre de Shakespeare furent créées et lues par les lettrés, même si des analphabètes pouvaient voir les pièces et participer aux rituels. Autrement dit, ces derniers étaient influencés par les productions et par la créativité émanant de la communauté alphabétisée, si bien que leur culture « orale » n'était pas du même ordre que ce que j'appelle la culture purement orale des sociétés sans écriture. Je préfère donc parler d'une culture « lecto-orale ». En outre, quelle que soit la vigueur de la culture « populaire », en ce qui concerne la communication, il y a toujours une stratification fondée sur la parole écrite : ceux qui maîtrisent cette

dernière sont tenus en plus haute estime. Aussi talentueux que puissent être les acteurs de la culture orale (on pense à Pierre dans *Guerre et Paix* de Tolstoï), un fossé hiérarchique sépare les deux cultures. Il existe une culture « supérieure » et une culture populaire « inférieure ». Au fil de l'évolution de la communication, la division culturelle fondamentale de la société (certes plus plurielle que binaire) ne s'est pas tant opérée entre les sciences et les arts qu'entre l'oral et l'écrit : entre ceux qui pouvaient profiter des bibliothèques et ceux pour qui le livre resterait à jamais fermé.

Par ailleurs, la perspective synchronique doit être complétée par un regard diachronique. Au lieu de rester focalisés sur le présent, nous devons prendre en compte le passé, qui, dans une société disposant d'une écriture, demeure toujours accessible : nous pouvons nous référer aux œuvres d'Aristote en grec (une langue « morte ») ou aux paroles de Dieu dans la Bible hébraïque alors que leurs auteurs ont disparu depuis longtemps. Notre regard rétrospectif est plus précis, si ce n'est plus confiant, que si nous ne disposions que de la tradition orale et du mythe. Je crois que c'est ce que Mike Cole veut dire lorsqu'il parle de « psychologie historique ». En tout cas, la discontinuité occasionnée par le passage d'un mode à l'autre est impressionnante. Jusqu'à l'invention de l'écriture à l'âge du bronze (environ 3000 avant J.-C.), le rythme du changement culturel était relativement lent mais son rayonnement était très large, quasiment universel : un biface ressemble beaucoup à un autre biface, quelle que soit la partie du monde dont il provient. Certes, au Néolithique, l'introduction de la domestication contribua à accélérer les changements et à différencier les cultures – le Paléolithique dura 700 000 années et le Néolithique environ 5 000. Mais depuis l'invention de l'écriture et ce que les préhistoriens ont appelé l'avènement de la civilisation à l'âge du bronze, seulement 5 000 ans se sont écoulés. Au cours de cette période, nous avons construit des villes, écrit de la littérature, inventé la charrue, la roue et de nombreuses autres techniques ; certains considèrent également que nous avons inventé l'art, la science et tous les champs qui caractérisent notre savoir (d'autres pensent qu'il a fallu pour cela attendre l'Antiquité) et que nous aurions là produit toutes les caractéristiques qui nous distinguent des « autres » (le « sauvage », le « barbare », le « primitif »). Tout ceci fut essentiellement accompli par une minorité alphabétisée dont l'activité permit à la culture de se transformer à un rythme sans précédent.

Et cette rapidité n'a cessé de croître. Si l'arrivée de l'écriture et des savoir-faire qui lui sont associés a bien représenté une rupture majeure, l'ensemble de la production lettrée a évidemment augmenté au fil du

temps et, par conséquent, il en fut de même pour le rythme du changement. Cette évolution ne vaut pas pour tous les champs ni pour tous les thèmes. On l'observe néanmoins sur le long terme dans une majorité de cas. Ce changement est largement dû à l'accumulation des connaissances. Toutes les cultures connaissent ce phénomène mais la littérature, la culture de l'écrit, permet un regard rétrospectif différent, plus assuré. Elle permet de faire revivre le passé et, dans la plupart des cas, de s'en servir comme fondation. Il y a une exception importante, qui concerne la sphère transcendantale. La parole divine, une fois prononcée ou plutôt écrite, demeure inchangée et affirme la vérité. On se retourne alors vers le Livre dont on préserve et conserve chaque mot.

Les religions écrites du Livre vont donc dans le sens d'une conservation telle quelle de la culture. La religion s'opposa au moulin à eau en Éthiopie ; elle résista à l'imprimerie dans le monde islamique ; pour autant, elle ne rejeta pas tous les changements technologiques. Les monastères bénédictins jouèrent un rôle dans la modernisation de l'agriculture médiévale. Mais dans certains domaines, l'immobilisme a triomphé, comme l'illustre la réception des théories de Darwin au *xix^e* siècle, et encore aujourd'hui dans certaines parties des États-Unis. Ce sont les croyances religieuses dominantes qui expliquent le refus d'enseigner la théorie de l'évolution dans certaines écoles, ou le rejet de l'imprimerie par l'islam (attitude qui l'empêcha de profiter de la « modernisation », malgré son intérêt antérieur pour des éléments de la culture manuscrite, comme les textes d'Aristote). Les anciennes condamnations chrétiennes qui visaient l'enseignement des savoirs profanes, l'art et le théâtre laïques, relèvent du même phénomène. Ces exemples montrent que la référence au Livre, rendue possible par la littérature, a pu parfois alimenter une tendance régressive et une tentative de nier l'apport d'autres formes de connaissance.

Mais revenons à l'interrogation plus générale d'Éric Guichard. Cette dernière semble en partie s'appuyer sur une distinction largement américaine (mais aussi européenne) entre la culture, qui relèverait du « spirituel », et la technique, qui aurait trait au matériel. Cette opposition ne me semble pas en accord avec la définition large de la culture proposée par Edward Tylor, ni avec ce que Ruth Benedict appelle le « comportement appris » (*learned behaviour*). C'est dans l'esprit de cette dernière formule que je parle d'une « technologie de l'intellect », avec le désir de modifier la distinction que je viens d'évoquer. En effet, la façon dont nous écrivons ne cesse d'influencer la façon dont nous pensons et dont nous agissons, c'est-à-dire la culture entendue au sens spirituel. En outre, si certains

des effets de l'écriture peuvent être expérimentés immédiatement (effets qui distinguent les deux modes de communication), il en est d'autres qui n'apparaissent qu'à la suite d'une longue fréquentation de la parole écrite. L'effet de l'écriture sur le changement culturel opère sur le long terme et se réalise de façon interactive, en produisant le type de rationalité qui, au fil du temps, a fini par éliminer la sorcellerie du registre des explications convoquées pour rendre compte des événements humains, même si elle peut survivre dans certaines niches, comme en témoigne notamment ce héros de la littérature enfantine contemporaine qu'est Harry Potter.